

Patrice Leconte
L'éclectisme contre la vie de province

Mathieu Perreault

Numéro 206, janvier–février 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Perreault, M. (2000). Patrice Leconte : l'éclectisme contre la vie de province. *Séquences*, (206), 9–10.

PATRICE LECONTE



*L'éclectisme
contre*
**la vie de
province**

*Le cinéaste Patrice Leconte refuse de s'enfermer dans un genre. Avec **La Fille sur le pont**, il revendique encore le droit qu'a l'homme de chambarder sa vie comme il lui plaît. Encore tout échaudé de la publication, dans L'Humanité, d'une lettre semi-privée où il dénonçait la critique française, trop dure envers le cinéma national, il a rencontré Séquences dans un grand hôtel du centre-ville.*

propos recueillis par Mathieu Perreault

Dans les années quarante et cinquante, les jours tranquilles de Tours n'avaient rien pour exciter le jeune Patrice Leconte. Père médecin, vie de fils de notable, mère au foyer, adolescence normale dans une famille heureuse, frères et sœur se destinant à l'agronomie, à la chirurgie et à la dentisterie. Le grand écran est vite apparu comme l'échappatoire idéal à un quotidien plus que conventionnel.

Quarante ans plus tard, la même situation s'est présentée dans sa famille d'adoption, celle du cinéma. Après **Les Bronzés**, **Viens chez moi, j'habite chez une copine** et **Circulez y'a rien à voir**, le réalisateur tourangeau s'était confortablement installé dans une carrière de films comiques. L'éclectisme est alors reparti en grande. **Monsieur Hire**, **Le Mari de la coiffeuse**, **Tango**, **Ridicule** et **Une chance sur deux** l'ont tour à tour mené de l'in-

tropection au rêve méditerranéen, à la prise de position libertaire et aux effets spéciaux hollywoodiens. **La Fille sur le pont**, son dernier film, poursuit la veine zigzagante qui a permis à Patrice Leconte de surmonter la sensation d'étouffement du début de la quarantaine.

«J'ai fait fonctionner assez tôt mon imaginaire, pour échapper à une famille assez conventionnelle, dans une province harmonieuse. Au lieu de partir avec mon baluchon, en disant "Au revoir famille", j'ai trouvé une solution inédite, assez facile et très bon marché: écrire, dessiner, bricoler, faire de petits courts métrages en 8 mm — en plus, évidemment, de ne pas choisir le droit ou la médecine».

Le penchant pour la liberté du cinéaste de cinquante-deux ans se manifeste dans ses scénarios. Dans **Tango**, Jean Rochefort,



Thierry Lhermitte et Philippe Noiret jouent à fond la carte de l'indépendance. **Ridicule** (qu'il n'a pas écrit) plonge dans une époque de grand affranchissement. **La Fille sur le pont** suit une butineuse sexuelle et un lanceur de couteaux fuyant le couple.

«Je n'ai jamais été brimé durant mon enfance, mon adolescence. J'ai une vie d'adulte plutôt harmonieuse. Mon mariage dure depuis vingt-huit ans. Mais, je crois que le goût de la liberté est en nous, en nous tous. Il ne faut jamais se laisser enfermer, que ce soit dans la vie amicale, professionnelle ou conjugale. Je ne suis pas anarchiste, pas franc-tireur. Mais, tout en étant équilibré, il faut n'en faire qu'à sa tête. Compter beaucoup sur soi-même.»

Deuxième de quatre enfants, il est monté à Paris en 1967 pour l'école de cinéma. Le premier film dont il se souvient, c'est un film de Jacques Tati, «peut-être **Mon Oncle**», qu'il a vu avec son père, adepte du grand écran. La Nouvelle Vague le marque beaucoup, vers 1960-1962, «surtout Godard». «Je rêvais confusément de cinéma, en ayant peur que ça n'arrive jamais. Je lisais les *Cahiers du cinéma*, alors la Nouvelle Vague a vraiment déclenché quelque chose. Oui, on pouvait faire du cinéma sur ces choses-là.» Après quelques courts métrages et cinq ans comme bédéiste à *Pilote* (avec des planches politico-sociologiques à la Claire Bretécher), il débute dans les grandes ligues avec **Les Vécés étaient fermés de l'intérieur**. **La Veuve de Saint-Pierre**, qui sortira en septembre 2000, sera son dix-septième film.

Sous des dehors débridés, ses films s'apparentent étroitement à ses conceptions formelles. La bédé et ses cases l'ont marqué, admet-il. «Mon implication formelle est de 300 %. Je suis cadreur de mes films. C'est ma passion à moi, la mise en scène pure. Je ne délègue la technique à personne.» Les dialogues subissent le même traitement. «J'aime que les dialogues d'un film soient très écrits, respectés à la virgule près. Je ne crois pas une seconde à l'improvisation.»

Les derniers films de Patrice Leconte lui ont tout de même permis d'élargir son répertoire formel. «Je fais maintenant des choses un peu plus inventives et un peu plus libérées qu'autrefois. **Monsieur Hire** et **Le Mari de la coiffeuse** sont bons, formellement réussis, mais un peu moins inspirés et inventifs. Je me casse vraiment beaucoup le cul. Je me pose beaucoup de questions, j'ai des doutes.» **La Fille sur le pont** est son premier film en noir et blanc. «J'avais envie de styliser. Le noir et blanc, c'est très bon pour styliser.»

Il ne croit pas à l'influence des vidéoclips. «Je n'en vois presque jamais: je ne regarde que très peu la télé. Mais, il est vrai que lorsque je l'allume, je préfère zapper sur la musique. L'ingéniosité formelle des clips est stupéfiante, mais je crois qu'elle ne s'applique qu'à eux.

Je ne crois pas qu'on puisse s'en inspirer pour les longs métrages, quoique au niveau des effets spéciaux, **The Matrix** doit beaucoup aux clips.» Quand on lui dit qu'il semble suivre des modèles (turqueries, les Lumières, Hollywood, Leos Carax), sa réplique file, catégorique: «Très sincèrement, non».

Sa passion pour le détail l'a mené naturellement vers les couteaux. «Après coup, je me rends compte que cet objet est très important dans la relation» des personnages de Daniel Auteuil et de Vanessa Paradis. Même si les couteaux ne le fascinent pas du tout, la profession est entrée dans sa vie très tôt. «Tout petit, le music-hall, le cirque m'impressionnait. Un lanceur de couteaux, c'est assez bluffant: la notion du danger est poussée à son paroxysme et c'est un des seuls numéros où il y a un homme et une femme. Et la cible est toujours la femme.»

Comme Wim Wenders, qu'il cite volontiers, il croit que ses films «rendent le monde meilleur». «Ils amènent le spectateur ailleurs.» L'idéalisation n'est pas un péché pour Patrice Leconte. «Avec une femme, rien n'est impossible à l'homme. Mais, ils ont besoin l'un de l'autre.» Son propre mariage a connu des hauts et des bas, mais il est resté avec la même femme. Ses deux filles ont quatorze et vingt-quatre ans, l'aînée ayant suivi les traces de son père et travaillant comme scripte.

La Fille sur le pont mélange amour, sexe et mort. **Le Parfum d'Yvonne** abordait aussi la mort, quoiqu'il ait été vendu comme un deuxième **Mari de la coiffeuse**, avec la bénédiction du cinéaste. «J'ai parlé de la mort? Où ça?», s'exclame-t-il à peine le sujet effleuré. «De tous les thèmes, la mort est celui qui ne m'influence pas. C'est une obsession que je n'ai pas. La mort a des vertus mélodramatiques et scénaristiques formidables, mais à titre personnel, je n'ai pas honte du temps qui passe.»

Sa tasse de thé, c'est plutôt la sensualité. «Il y a des cinéastes au cœur sec, moi je suis sentimental. Tout ce qui de près ou de loin est lié à l'amour, à la sensualité, au plaisir m'intéresse. Au cinéma, on peut magnifier ces sentiments très simples. Je pleure en allant au cinéma et j'aime ça. Je ne m'empêche jamais d'avoir les larmes aux yeux, ni de rire. Je vais peut-être vous faire bondir, mais à la fin de **Notting Hill**, j'ai eu les larmes aux yeux quand, à la fin de la conférence de presse, les person-

nages se retrouvent. C'est une comédie romantique très bien écrite.» Au pays de Patrice Leconte, la spontanéité est reine et les arrière-pensées sont bannies.



Daniel Auteuil